

## A PROPOS DE *L'AMOUR DE LA FEMME VENALE*

La découverte fortuite d'un manuscrit intitulé *L'Amour de la femme vénale* écrit en bulgare et signé Mirbeau a suscité bien des interrogations chez les chercheurs mirbelliens. Le silence mystérieux qui entoure cet essai inédit a notamment interpellé Pierre Michel qui a reconstitué les tribulations bulgares de cette œuvre dans l'introduction qu'il consacre à *L'Amour de la femme vénale*. Avant d'envisager l'intérêt littéraire de cette étude tardive, nous allons tenter de présenter les circonstances de sa composition à l'aide des indications introductives et de la préface d'Alain Corbin.

Tout d'abord, la lecture de l'essai confirme bien qu'il s'agit là d'une œuvre de Mirbeau et des plus personnelles. Ensuite, la présence de ce manuscrit en Bulgarie, la forme littéraire choisie (à savoir l'essai, inhabituel dans l'œuvre de l'écrivain) ont été envisagées par rapport à la position occupée par Octave Mirbeau en Europe Orientale au début de ce siècle. En effet, il faut constater le charisme de cette figure de proue de *l'intelligentsia* française et anarchiste au sein de la communauté bulgare francophone.

En premier lieu, le rayonnement dont bénéficie l'auteur de *Sébastien Roch* résulte de ses choix politiques. L'engagement continué auprès des révolutionnaires russes, la condamnation radicale du tsarisme lui ont valu les faveurs du public russe qui goûtait particulièrement ce souffle de révolte propre au pamphlétaire. Le franc succès éditorial de Mirbeau en Russie l'atteste. D'ailleurs, c'est l'édition russe, traduite en bulgare, qui a permis la diffusion de l'œuvre de Mirbeau à Sofia.

En second lieu, il existe en Bulgarie dès 1910 un public prêt à accueillir les idées d'Octave Mirbeau et dont la francophilie repose sur l'image d'une France progressiste, pétrie par l'idée de droit. Aussi, apparaît-il fort probable que Mirbeau ait été sollicité par un éditeur bulgare pour exprimer ses idées sur des problèmes sociaux, et notamment sur la prostitution, comme le suggère Pierre Michel dans son introduction. Et la découverte tardive de cet essai peut être expliquée par les conflits graves ayant éclaté à partir de 1913 en Bulgarie et qui ont retardé sa diffusion auprès du public français pendant plus d'un demi-siècle.

Cette étude brillante sur la psychologie de la prostituée et les « modalités du désir masculin de la femme vénale »<sup>(1)</sup> dépasse largement le cadre de l'essai. Au-delà de l'intérêt pour un problème social, Mirbeau confesse et analyse dans *L'Amour de la femme vénale* son attrait ontologique pour les courtisanes, sa fascination pour les corps prostitués. L'importance de l'essai réside dans la vision très personnelle de Mirbeau sur le sujet. Enrichie par ses expériences amoureuses, l'étude présente un regard neuf sur la sexualité de l'auteur, éclaire ses liaisons passionnelles et conflictuelles avec Judith et Alice et propose de nouvelles lectures de son œuvre romanesque et journalistique. En effet, l'univers affectif et professionnel d'Octave Mirbeau est ponctué par la prostitution.

Sa vie privée offre l'exemple d'un parcours singulier. Les principaux jalons de sa vie amoureuse sont marqués par des prostituées. Initié à la sexualité par le biais d'une femme galante, Mirbeau confirme ce goût pour une féminité vénale lors de ses premières années parisiennes. Ses débuts journalistiques à *L'Ordre de Paris* lui permettent de côtoyer le demi-monde et ses figures les plus marquantes comme Valtesse de la Bigne<sup>(2)</sup>. Les relations ténues mais permanentes avec ces courtisanes de haut vol, l'atmosphère galante maintenue pendant les premières années de la III<sup>e</sup> République concourent à entretenir son attirance pour les femmes prostituées. La fréquentation des demi-mondaines satisfait ses préférences sexuelles et comble d'une certaine manière son affectivité. En effet, de la vénalité, de la trivialité du rapport vénal naît un sentiment amoureux. Sa vie affective s'élabore précisément dans des intimités monnayables qui anéantissent habituellement toute notion d'affection profonde. La nécessaire infidélité de la fille galante, cette souillure féminine qu'il apprécie, exaltent tout à la fois son masochisme et sa sensibilité exacerbée. L'amour passionnel éprouvé pour la mystérieuse Judith et dont il fera surgir la dimension tragique dans *Le Calvaire*<sup>(3)</sup> témoigne de ce dualisme érotique et affectif. Plus encore, sa liaison avec Alice Régnauld, ancienne horizontale qui s'est reconvertie en actrice de théâtre, révèle la

complexité de sa vie affective. Ce passé vénal n'empêche pas Mirbeau d'approfondir sa relation amoureuse, conclue par un mariage. La légèreté grivoise, l'accent graveleux qui accompagnent généralement l'évocation du demi-monde, la carrière d'une courtisane qualifiée par des propos hardis dans le plus pur style du *Gil Blas*, toute cette imagerie fin-de-siècle liée à la prostituée et au rapport vénal ne correspondent pas à la situation de Mirbeau. Ce dernier offre effectivement le rare exemple d'un homme qui a su nourrir et mener à terme un sentiment amoureux ébauché auprès d'une ancienne prostituée. Ce mariage provoque d'ailleurs un certain nombre d'interrogations. Défi aux conventions sociales, volonté d'atteindre à une plénitude sexuelle et affective, désir d'expiation sont les premières hypothèses envisagées. Aussi, *L'Amour de la femme vénale* présente-t-il des éléments de réponse précieux sur les rapports Octave-Alice. Contrairement aux confessions pessimistes des *Contes cruels*, aux semi-aveux sur ses déboires conjugaux disséminés dans son œuvre romanesque et sa correspondance, ce manuscrit dévoile un homme qui propose une possible carte du tendre à partir de l'alcôve vénale. Le lecteur est vite pénétré par la sincérité des sentiments exposés. Une pitié tendre, un regard de dilection sont posés sur la femme prostituée et en même temps sont confessés le goût de la souillure, l'attrance de l'abjection, une tentation sadienne pour le sacrilège.

Mais cette vénalité envahit également sa vie professionnelle. Alain Corbin et Pierre Michel insistent longuement sur l'aspect vénal de sa carrière journalistique. Enrôlé dans l'aventure bonapartiste sous l'égide de Dugué de la Fauconnerie<sup>(4)</sup>, caudataire obligé des traînes impériales, le fougueux pamphlétaire a appréhendé très tôt cette corruption politique liée au monde de la presse, comme le développe Pierre Albert dans son *Histoire générale de la presse française*<sup>(5)</sup>. Ce pénible porte-à-faux a deux conséquences. D'une part, l'auteur des *Grimaces* va établir un lien constant entre sa situation de chroniqueur vénal et le fait qu'il soit l'époux d'une ancienne prostituée. D'autre part, cette obsession de la prostitution va l'aider à déterminer ses choix politiques et nourrir durablement son œuvre romanesque. Lorsque Mirbeau exécute ses premières gammes à *L'Ordre de Paris*, il consacre plusieurs articles à la galanterie. Son rôle de chroniqueur l'obligeant à rendre compte de la vie parisienne, il va peindre une République aux institutions sans vertus. Au lieu d'employer les arguments d'un bonapartisme misonéiste, il va étayer son antirépublicanisme par des tableaux succincts et percutants sur le monde galant dans la société parisienne. Ses articles révèlent cette dichotomie permanente entre le corps social et le corps prostitué. Par exemple, dans un article du 15 décembre 1875<sup>(6)</sup>, il dénonce la vie galante des actrices. Se profile derrière cette scène parisienne la condamnation radicale de la République. Le chroniqueur détaille cette prostitution voilée chez les comédiennes, néfaste au Théâtre et au renouveau dramatique. Cette représentation attrayante de la dépravation, cette absence d'éthique avilissent le spectateur. La culture dans la propagande républicaine ne sert qu'à asservir l'individu aux yeux de Mirbeau. Outre cette absence d'Idéal, il constate dans une chronique intitulée « Leurs sœurs » l'aberration des décisions politiques envisagées par le régime :

*Les signataires de la pétition qui nous occupe, et parmi lesquels se trouve M. Rouvier, dont la compétence en pareille manière nous paraît tout au moins suspecte, feront bien de réfléchir sérieusement à toutes les conséquences déplorables auxquelles nous entraîneraient leurs idées, si, ce qui est peu probable, elles parvenaient à triompher devant les Chambres. Il nous semble à nous, qui ne sommes pas républicains et qui ne nous bernons pas l'esprit d'idées nuageuses, qu'il y a mieux à faire pour les républicains qu'à demander la suppression de la police des mœurs et qu'à protéger l'éclosion, à l'air libre, des fleurs du mal<sup>(7)</sup>.*

Cette floraison de la vénalité ne cessera de surprendre Mirbeau et il en témoignera à nouveau dans un autre article de *L'Ordre de Paris* du 10 janvier 1877. Usant de son humour mystificateur et jouant les Candide, il met en scène une femme dont la toilette permet de glisser subrepticement des billets de rendez-vous.

*Hé bien ! décidément, la mode n'est pas si bête. Avec ces poches friponnes, il n'est besoin ni de messenger, ni de soubrette, ni de cette odieuse poste-restante, ni de bouquets à double fond. Elles font les affaires galantes mieux et plus sûrement que la plus habile des Marton ou le plus délié des Frontin<sup>(8)</sup>.*

La pérennité de semblables pratiques étonne le journaliste. Avec *Nana*, Zola avait daté l'ascension des courtisanes au faite de la société et l'avait expliquée par le Second Empire. Cependant, la République perpétue ces particularités sociales. Cette immuabilité des mœurs inspirera à Mirbeau les belles pages finales du *Calvaire*. Il associera régulièrement la galanterie à la République des gambettistes et des autres grandes figures politiques de cette

époque par des tableaux de salons parisiens où le monde interlope des politiciens et des affairistes encourage la prostitution. En témoigne cet extrait du *Jardin des supplices* :

*On était toujours sûr de trouver chez cette grande politique avec la bénédiction de M. Thiers et de M. Guizot, de Cavour et du vieux Metternich, des âmes sœurs, des adultères tout prêts, des désirs en appareillage, des amours de toute sorte frais équipés pour la course, l'heure ou le mois*<sup>(9)</sup>.

Par conséquent, *L'Amour de la femme vénale*, rédigé au terme de sa carrière littéraire, réunit et condense l'ensemble de ses réflexions et constats sur le problème de la prostitution. L'homme y confesse ses impressions intimes sur l'amour vénal. L'écrivain marqué par le système républicain propose une solution anarchiste à ce fait social. Ainsi, à travers cette étude, il pose un regard tour à tour sociologique, masculin, esthétique et politique sur la fille que nous allons tenter d'explicitier.

Mirbeau propose, en tout premier lieu, une rapide ébauche sociologique de la prostituée. Conventionnel, son exposé regroupe les images stéréotypées attachées à la fille de joie. Il la fait naître à la périphérie de la capitale, autour de Paris, lieu de prostitution mythique. La figure d'une fillette précoce, fleur populacière éclore dans la vie faubourienne se trouve à nouveau esquissée après l'article des « Petits Martyrs »<sup>(10)</sup> et l'initiation sexuelle de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*<sup>(11)</sup> :

*La petite plébéienne, fille des faubourgs, qui se faufile en sautillant parmi les autres gamins dans les ruelles sordides et tortueuses, en grignotant son croûton de pain dans la main, bien avant d'atteindre l'âge de la maturité, sait déjà répondre, sans peur ni répugnance, à l'appel du vieillard lubrique, qui l'allèche par de l'argent ou des gâteaux. Car cette fillette est une coquette précoce, qui s'y entend à simuler le rejet et à extorquer de l'argent*<sup>(12)</sup>.

Promiscuité, attitudes a-morales, absence d'espoir social constituent les germes de cette prolifération de la prostitution. Par la suite, il insère la fille dans un milieu parisien folklorique, bigarré et invraisemblable. Il reproduit le fantasme du meurtre qui guette la prostituée en la représentant cernée d'apaches :

*Les prostituées pauvres vivent aux côtés des assassins. Pour un oui ou pour un non, on dégaine les surins. Dans les fossés des « fortifs », sous les grands ponts métalliques, dans les vastes souterrains, sur les berges abruptes et désertes des fleuves, dans les baraques sordides et les tavernes mal famées, on assassine froidement. La prostituée est présente, elle voit jaillir le sang. Il arrive même assez souvent que la lame transperce aussi sa poitrine. Elle se bat sous les regards cyniques des souteneurs qui rigolent*<sup>(13)</sup>.

Cette description racoleuse du Milieu s'inscrit dans le style du fait divers comme l'a démontré l'auteur de *Filles de Noce - Misère sexuelle et prostitution XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Empruntant les théories de Lombroso, Mirbeau renforce le lien fantasmatique entre la criminalité et le problème de la prostitution.

Malgré cette introduction laborieuse, le grand écrivain affine rapidement son étude par une réflexion profonde sur le corps de la prostituée. Son regard, idoine en la circonstance, pénètre dans les arcanes du désir masculin, nous informe sur son attirance pour les courtisanes et présente sous un jour neuf les héroïnes de ses romans.

Le corps de la femme vénale possède une charge onirique, incite à la rêverie. Le corps féminin prostitué est en proie aux métamorphoses. Souple, courbe, ses formes épousent le dessein érotique de l'homme. Il reconnaît d'ailleurs à ce corps une puissance mythique qu'il avait déjà évoquée dans *Le Calvaire* avec le personnage de Juliette qui « avait la noblesse terrible, l'héroïsme rugissant des grands fauves »<sup>(14)</sup> et dont le « ventre vibrat comme pour des maternités redoutables »<sup>(15)</sup>. Ce corps vénal donne naissance à un érotisme trouble. Multiforme, inquiétant, il est le lieu du mal. La femme prostituée se distingue par sa participation allègre à la souillure, à la profanation. « Cadavre souillé de la femme idéale »<sup>(16)</sup>, elle incite au sacrilège :

*La prostituée sait bien que la société ne peut se passer d'elle. Avec une sorte de plaisir satanique [...] elle constate aussi que cet accouplement bestial, rapide et vulgaire, est la négation et la perversion de l'amour entre deux êtres. C'est pourquoi elle persiste ... car elle, elle n'a pas droit à l'amour des humains*<sup>(17)</sup>.

Cette idée sadienne est également présente dans la description du désir masculin élaborée autour de l'attirance foncière du vice :

*La nécessité profonde de la prostitution, celle qui la maintiendra toujours en vie, est le désir voluptueux qui hante parfois l'homme de profaner la vertu*<sup>(18)</sup>.

Paradoxalement, ces femmes souillées, puissamment érotiques, sont l'objet d'une pitié tolstoïenne. Le corps prostitué devient un corps souffrant, source de miséricorde. Sa possession fait naître une compassion tendre et procure une plénitude amoureuse,

empreinte de religiosité. Ces sensations confuses, après l'étreinte, avaient été déjà évoquées dans *Le Calvaire* :

*Ce que j'éprouve, c'est quelque chose d'indéfinissable, quelque chose de très doux, de très grave aussi et de très religieux, une sorte d'extase eucharistique, semblable à celle où me ravit ma première communion. Je retrouve le même mystique enivrement, la même terreur auguste et sacrée ; c'est, dans une éblouissante clarté de mon âme, une seconde révélation de Dieu ... Il me semble que Dieu est descendu en moi, pour la deuxième fois<sup>(19)</sup>.*

Dans *L'Amour de la femme vénale*, le corps prostitué est opposé au corps social dont il doit satisfaire les désirs pervers et dont il est la victime perpétuelle. La prostituée, qui permet le dévouement des instincts, mérite la mansuétude de l'homme :

*En elle s'incarnent tous les désirs les plus vils secrétés par la société [...]. De là vient qu'elle occupe une place si importante dans la société : elle pardonne les péchés mortels, elle accorde la paix aux âmes souffrantes et incomprises. Elle en a tellement vu, tellement écouté, et tellement oublié aussi<sup>(20)</sup>...*

Ainsi, ce regard masculin témoigne de l'ambivalence du désir pour la prostituée. Mirbeau révèle dans cet essai la spécificité de son érotisme. Imprégné par l'œuvre de Tolstoï, gagné aux théories libertaires, il déploie ici un messianisme particulier. Son désir viril pour la femme vénale s'enrichit d'une pitié tendre, d'une compassion triste.

Après un portrait sociologique et érotique de la fille, l'auteur du *Jardin des supplices* définit un esthétisme inhérent au corps prostitué. Il distingue une beauté féminine pure et inhibante qu'il oppose à la vénalité attrayante dont la vulgarité comporte à ses yeux des vertus cardinales. La considération des mœurs des prostituées (notamment le lesbianisme), la référence aux courtisanes fameuses de l'antiquité permettent la définition de principes esthétiques rattachés au corps vénal. Le premier constat établi dans *L'Amour de la femme vénale* se rapporte à la nécessaire vulgarité de la prostituée.

*Il existe de très belles prostituées, aux lignes ravissantes, aux formes impressionnantes, et d'une grande finesse. Il en existe des petites, des grandes, des minces ou des bien-en-chair, mais aucun de leurs attraits ne se retrouve chez la femme qui ne se donne que par amour. Tout est vulgaire chez elles, tout doit concourir à exciter les désirs les plus bas, à réveiller la brute chez l'homme<sup>(21)</sup>.*

Ce corps féminin doit anticiper la trivialité du rapport vénal. La vulgarité des appâts contient un magnétisme puissant, est promesse d'assouvissement des instincts, comme le décrit Mirbeau :

*L'énigme de l'aisselle est comme celle du sexe : trouble et perverse. Chaque pli de ce corps est inquiétant, et on dirait qu'il a été taillé par une main d'homme solide et ferme. Ressemblant tantôt à celui de la génisse, tantôt à celui d'une panthère, ces corps peuvent être gracieux et sveltes aussi bien que musclés et effrayants : prêts à éteindre, à embrasser, à se tordre<sup>(22)</sup>...*

L'érotisme promis dans ce corps, l'invite contenue dans cette trivialité étaient déjà présents dans les premiers romans de Mirbeau. L'entrée en scène de Juliette dans *Le Calvaire* était mise en parallèle avec les toiles bariolées et violentes du peintre Lirat. La femme fatale qui nous est proposée possède une beauté voyante. Ses yeux sont « clairs, d'un bleu rose »<sup>(23)</sup>, et Mintié discerne une bouche « très belle, très rouge, d'une courbe exquise »<sup>(24)</sup>. Sa féminité est vénale, agressive. Le héros, malgré son éblouissement note qu'elle est « un peu trop parfumée »<sup>(25)</sup>. Cette silhouette accorte et racoleuse réapparaît dans *Le Jardin des supplices* où l'écrivain nous présente une autre héroïne esthétisée. Si Clara n'est pas à proprement parler une courtisane, elle enracine cependant sa sexualité dans la perversion et l'assouvissement des instincts les plus bas. Ce trait est signifié dans son physique et le héros insiste sur l'aspect vulgaire et fascinant de cette rousse flamboyante. La vulgarité de la femme vénale permet la libération des pulsions. La plénitude de la sexualité masculine est atteinte par le biais du corps prostitué :

*Des parties comme les bras, les pieds, le cou n'ont guère d'importance stratégique — car on les retrouve chez la femme aimée, saines, pures, harmonieuses. Le plus important, ce sont le buste et la taille. Ce qui est singulier avec ces corps, c'est que le regard se satisfait du seul désir du contact corporel ; ce ne sont ni la ligne, ni le teint du corps qui allèchent, mais uniquement les formes que les sens peuvent saisir. Et tout se concentre dans le triangle excitant du bas-ventre, le sombre carrefour ... C'est de lui qu'émane toute la chaleur de la griserie et de la tentation<sup>(26)</sup>.*

On remarque un semblable jugement esthétique de la prostituée dans l'évocation de ses liaisons avec d'autres filles publiques. Mirbeau dans son désir de mansuétude, adoucit les mœurs homosexuelles de la courtisane :

*Seule l'étreinte d'une amie qui souffre des mêmes peines lui fait oublier l'atroce solitude de son lit froissé après le passage du client. Le péché se fond dans la compassion [...] ces femmes qui ont « le culte du malheur et l'amour des souffrants », s'entraident mutuellement contre les coups que*

*leur réserve un monde sans pitié. Et ce sera l'amie lesbienne qui apportera à l'hôpital un dernier gâteau à la prostituée mourante, au cimetière la dernière fleur, à la mémoire de son amie morte prématurément, et dont ne se souvient aucun des hommes qui l'ont possédée.<sup>(27)</sup>*

La compassion qu'il veut accorder à ces déviances aboutit à une idéalisation des rapports homosexuels féminins. De cette dilection naît un portrait saphique sans complaisance, mais irréal :

*Rien ne l'arrête, rien ne lui répugne : de cette liaison qui passe pour honteuse, elle tire inconsciemment de la bonté, de la grandeur d'âme, de la sincérité. L'amour lesbien exclut l'égoïsme. Même dans les maisons closes, les maîtresses qui exploitent leur bétail humain pour le plaisir des mâles, tout en pleurant la perte d'une esclave et en retirant de leur bas de laine l'argent nécessaire à l'enterrement, gardent une dignité grave et pathétique<sup>(28)</sup>.*

L'esthétisme de Mirbeau emprunte à l'histoire antique pour réhabiliter la prostituée. Sont invoquées les « sybarites »<sup>(29)</sup>, les hétaires, toute une imagerie rutilante de la courtisane antique. Un paganisme élémentaire vient rétablir la prostituée dans sa majesté :

*Des rois ont aimé des prostituées, les ont même adorées comme des déesses, parce qu'ils voyaient en elles des créatures supérieures : sans peur, libérées du joug du devoir et des interdits de la morale, elles garantissent une absolue tranquillité, à la faveur de leur totale inconscience. Elles étaient en quelque sorte des prêtresses de cet instinct atavique qui met tous les hommes sur un pied d'égalité, et qui fait éclater la dérision des vanités sociales. Les prostituées attiraient les rois comme les ultimes vestiges d'un monde dont ils étaient le principe, et les souverains allaient voir en elles les seules et uniques créatures qui leur fissent oublier l'hypocrisie des castes<sup>(30)</sup>.*

Octave Mirbeau décide d'envisager le problème social que représente la prostitution à partir de sa propre appréhension de la femme vénale et de sa vie érotique. La ré-intégration de la fille dans le corps social, but avoué de cet essai-confession, est également avancée par un argument esthétique.

Les pages consacrées à la solution sociale de la prostitution ne sont pas lues sans émotion. Le poids des conventions qui a pesé sur le couple Octave-Alice y apparaît en filigrane. Les déboires conjugaux du pamphlétaire, mais aussi et sans aucun doute la souffrance et la culpabilité pénible de sa femme affleurent à la surface du texte. Le lecteur perçoit de façon prégnante la charge affective contenue dans l'étude politique de la vénalité. Mirbeau, égal à lui-même, soumet une issue libertaire et anarchiste à la prostitution. Il offre non seulement une hypothèse originale sur les attentes du client, mais il propose, en réponse à ce problème, une sorte de contrat rousseauiste supérieur.

Au-delà de la satisfaction sexuelle, l'alcôve vénale présente un intérêt social. Le coït vénal s'apparente à un acte irrationnel d'irresponsabilité sociale :

*La prostituée représente cet instant d'inconscience ; par sa seule présence, elle décompose, pour ainsi dire, tout le système de valeurs de l'homme. Grâce à elle, il oublie toutes ses responsabilités, et c'est cet oubli qui lui permet d'accéder au véritable plaisir. Car, de la sorte, l'acte sexuel n'a pas d'autre fin que l'assouvissement<sup>(31)</sup>.*

L'essence de l'orgasme réside dans cette abolition des devoirs sociaux. A cette spécificité du rapport monnayable vient s'ajouter la totale impunité du client que garantit la vénalité :

*... Posséder une prostituée est un acte irrationnel pour l'homme, qui n'est plus alors qu'un animal guidé par son instinct, et qui oublie réellement cet acte dès qu'il se rhabille et retrouve son identité<sup>(32)</sup>.*

Face à cette iniquité, Mirbeau institue un partage de la honte, le client devant assumer son goût de la vénalité. L'opprobre révoltante qui accable la fille de joie doit cesser :

*Ne conviendrait-il pas d'attribuer au moins la moitié de la responsabilité de cette « immoralité » de la femme vénale à l'homme qui va trouver cette misérable créature pour souiller son corps en accomplissant un acte qu'il pourrait tout aussi bien exécuter avec la femme qui partage sa vie ?<sup>(33)</sup>*

Aussi, *L'Amour de la femme vénale* présente-t-il un contrat social pour apaiser les maux de la prostituée et de la société. L'harmonie sociale passe par la paix des sens. Après les *Contes cruels* et les confessions sur la guerre irréductible du couple, le contempteur patenté du beau sexe plaide pour une trêve, un pacte de non-agression et réhabilite la femme :

*Mais nous entrons dans une époque où les conditions de vie de la femme, ainsi que sa façon de penser, vont connaître une révolution radicale. De tous côtés, la femme réclame son droit à ne plus être ni une esclave, ni un idéal ; elle veut juste être l'égale de l'homme, avec les mêmes droits que lui [...] Elle veut acquérir un statut social [...] elle exige la liberté pour étudier, cultiver son esprit, réfléchir librement, décider d'elle-même, pour elle-même ; remplacer le duel entre les sexes par un contrat sincère et digne<sup>(34)</sup>.*

Sont stipulées, dans ce contrat moral, la sincérité de l'engagement et la dignité de la femme. Dans une même volonté de réhabilitation, il dénonce le manque d'attention politique à la prostituée. Elle est en effet la grande oubliée des débats sociaux de la gauche à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Or elle incarne une sorte de prolétariat sexuel aux yeux de Mirbeau. Mais elle ne

bénéficie pas des réflexions sur la condition ouvrière et des acquis du syndicalisme.

*... La fragile prostituée n'a aucun des avantages des autres travailleurs : ni le soutien syndical ou social, ni la retraite payée<sup>(35)</sup>.*

Femme-Machine, incorporée dans une logique de production et de rendement, sa réhabilitation passe par la reconnaissance de l'efficacité de sa profession :

*A sa façon, la prostituée est une ouvrière. Certains travaillent pour produire du pain, d'autres de la viande, ou des vêtements, ou des plaisirs de l'esprit. La prostituée, elle, assouvit des besoins non moins impétueux, non moins agréables, et tout aussi vitaux que le pain quotidien : l'orgasme indispensable à tous [...] Elle contribue à équilibrer la vie sexuelle de l'homme, qu'il vive en concubinage ou en couple marié, ou qu'il reste célibataire<sup>(36)</sup>.*

Mirbeau ne résout pas le problème de la prostituée en le supprimant, mais en l'acceptant et en l'intégrant dans le corps social :

*L'acceptation ouverte de la prostitution — en tant que fonction sociale, débarrassée de tout mépris — ferait disparaître tous ces vices et tous ces personnages choquants<sup>(37)</sup>.*

Ce statut intelligemment assumé permettrait à la courtisane de reconquérir son individualité par un système d'entraide féminine. Cette union de prostituées exaltée par l'humanisme généreux de Mirbeau aurait pour conséquence de faire baisser la criminalité. Véritable utopie politique, *L'Amour de la femme vénale* propose une amélioration des conditions de vie de la personne prostituée par un mécénat, en compagnie d'êtres sociaux « éclairés » :

*Avec le soutien d'hommes de lettres et de moralistes, elles réussiront à faire abroger les lois inhumaines, le statut féroce, les chinoiseries cruelles des visites médicales obligatoires. Elles se feront reconnaître « d'utilité publique », et plus seulement par raillerie, ou dans l'hypocrite vocabulaire des policiers [...] De nouvelles lois proclameront alors que le mariage et l'union libre ne suffisent plus à répondre au problème sexuel ; que la prostitution satisfait un besoin naturel ; qu'elle doit être délivrée du mépris de la société et bénéficier des mesures de protection sociale, comme n'importe quelle autre profession<sup>(38)</sup>.*

Le contrat défini par l'auteur est aussi éducatif. Dans un enthousiasme universaliste, il imagine une possible participation de la femme vénale à l'évolution humaine et au progrès intellectuel. Mais l'intérêt de ce contrat réside finalement dans la moralité que Mirbeau professe :

*Si le système social dans lequel nous vivons a abouti à cette grotesque aberration de faire payer un acte que la nature a déterminé comme gratuit par excellence, peut-on blâmer ces femmes pour la situation dans laquelle elles se trouvent, sans l'avoir voulu ?<sup>(39)</sup>*

Cet acte naturel est devenu délictueux. Il nous faut monnayer l'assouvissement de nos instincts. Tel est le scandale dénoncé par le pamphlétaire. La réhabilitation de la prostituée par un contrat rousseauiste ne vise pas à restaurer l'ordre naturel, mais à rétablir la Vertu.

Intuitions politiques et utopie sociale se confondent dans cette étude sur la prostituée. La tentative de vision globale de la femme vénale, son appréhension sociologique, érotique, esthétique et sociale sont les atouts de cette essai méditatif et profond. Mais l'intérêt littéraire de *L'Amour de la femme vénale* resterait mineur s'il ne comportait qu'une finalité analytique. Or le récit de sa vie amoureuse intégré à l'étude font de cet essai-confession un des plus beaux textes écrits sur la vénalité et la souffrance. Car Mirbeau, qui affirme que « [l']amour le plus noble et le plus sincère de la prostituée, c'est celui qu'elle manifeste lorsqu'elle s'éprend d'un homme qui n'est pas de son milieu »<sup>(40)</sup>, et Alice ont dû essuyer bien des avanies en décidant de sceller officiellement leur rencontre. En réalité, malgré l'encouragement de la galanterie par les instances républicaines et la permissivité du régime à l'égard du phénomène de prostitution, cet acte marital est lourd de conséquences dans la société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est pourquoi le chapitre intitulé « l'amour de la prostituée » n'est pas lu sans émotion. Notre écrivain confirme la spécificité de son attachement à Alice qu'il aima et dont il fut certainement aimé. Lorsqu'il évoque l'amour d'une prostituée pour un homme (indépendamment de toute relation atavique avec un souteneur), il confère à la femme vénale une véritable noblesse de sentiments. Après l'exultation du corps, cette courtisane tant décriée peut accéder à une spiritualité de l'amour. Avec une délicatesse de sentiments tendres, il décrit une idéalité de l'amour présente dans le cœur aimant de la prostituée, figure souffrante, disposée, par sa condition, à la compassion.

Ces belles pages de *L'Amour de la femme vénale* modèrent les propos cyniques de Mirbeau sur le caractère acariâtre de sa femme et l'amertume des conjoints après la faillite de leur couple. Au contraire, ce regard rétrospectif offre peut-être une vérité sur la permanence de ses rapports vénaux et sa constance à l'égard d'Alice quand il avoue qu' « [a]près l'ultime

étroite amoureuse, l'organisme de l'homme est envahi par une sorte de béatitude mélancolique que nous connaissons tous : la raison, refoulée par les pulsions sexuelles, les écrase à son tour, tandis que la conscience assoupie plane au-dessus d'un corps fatigué et repu. C'est une minute que nombre de sybarites préfèrent à l'orgasme lui-même : mais ce n'est qu'un adjuvant de l'acte sexuel, et sa fin est toujours accompagnée d'un sentiment d'amertume. Alors commencent l'insatisfaction, le regret, le retour si pénible à la vie. Le prolongement de cette minute et le désir secret de tous ceux qui sont en quête d'infini. De sorte que vivre avec une prostituée qui vous aime peut apparaître comme le prolongement à jamais de cette minute »<sup>(41)</sup>. Pour Mirbeau la courtisane permettrait-elle d'atteindre à l'Idéal ?

Isabelle SAULQUIN.

- 
- (1) Cf. A. Corbin, préface de *L'Amour de la femme vénale*.
  - (2) P. Michel et J.F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Paris : Librairie Séguier, 1990, p. 95.
  - (3) O. Mirbeau, *Le Calvaire*, Paris : Union Générale d'Éditions, 1986, p. 312-313.
  - (4) P. Michel et J.F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, p. 89.
  - (5) P. Albert, *Histoire générale de la presse française*, T.III, Paris : PUF, 1972, p. 254.
  - (6) O. Mirbeau, « Revue dramatique », *L'Ordre de Paris*, 15 décembre 1875.
  - (7) O. Mirbeau, « Chronique de Paris – Leurs sœurs », *L'Ordre de Paris*, 16 novembre 1876.
  - (8) O. Mirbeau, « Chronique de Paris », *L'Ordre de Paris*, 10 janvier 1877.
  - (9) O. Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Paris : Gallimard, 1988, p. 88.
  - (10) O. Mirbeau, « Les Petits Martyrs », *L'Echo de Paris*, 3 mai 1892, (*Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, pp. 117-122).
  - (11) O. Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, Paris : Gallimard, 1984, p. 132.
  - (12) O. Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, p. 13 du tapuscrit.
  - (13) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 24.
  - (14) O. Mirbeau, *Le Calvaire*, p. 162-163.
  - (15) O. Mirbeau, *loc. cit.*
  - (16) O. Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, p. 26.
  - (17) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 19.
  - (18) O. Mirbeau, *loc. cit.*
  - (19) O. Mirbeau, *Le Calvaire*, p. 163-164.
  - (20) O. Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, p. 19.
  - (21) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 16.
  - (22) *Ibid.*
  - (23) O. Mirbeau, *Le Calvaire*, p. 95.
  - (24) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 97.
  - (25) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 95.
  - (26) O. Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, p. 16-17.
  - (27) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 27.
  - (28) *Ibid.*
  - (29) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 29.
  - (30) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 24.
  - (31) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 18.
  - (32) O. Mirbeau, *loc. cit.*
  - (33) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 31.
  - (34) O. Mirbeau, *loc. cit.*
  - (35) *Ibid.*
  - (36) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 30.
  - (37) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 32.
  - (38) O. Mirbeau, *loc. cit.*
  - (39) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 26.
  - (40) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 28.
  - (41) O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 29.